

MARILOU ADDISON

Un dernier arrêt avant Noël



MARILOU ADDISON

*Un dernier arrêt
avant Noël*

Chapitre 1

STELLA

Vendredi 19 décembre

Quand Valérie, ma collègue, vient s'écraser sur la chaise devant moi, je tourne à peine les yeux vers elle. Il faut dire que je n'aime pas regarder les gens dans les yeux. Ça me déstabilise. De plus, j'ai du travail par-dessus la tête. Je n'ai donc pas le temps de bavarder. Ou plutôt, d'écouter ma voisine de bureau monologuer.

Aussi, je la soupçonne de vouloir me demander de lui rendre service en m'occupant d'un de ses clients ou en remplissant un rapport à sa place. Sauf que la fin de ma journée est prévue à la seconde près. Il ne me reste que quelques heures pour boucler mes dossiers avant de tomber en vacances.

J'ai besoin de repos. Il y a tellement de stimuli, au bureau, que mes yeux ne savent plus sur quels ornements ou guirlandes de Noël se poser.

Je me sens submergée. Il est temps que j'aille me ressourcer.

Nous n'avons droit qu'à une semaine de congé pendant les Fêtes, mes collègues et moi, mais ce sera suffisant.

Du moins, ça devra l'être, parce que je n'ai pas du tout les moyens de me rajouter une semaine sans salaire. Je ne suis pas sans le sou, mais avec le coût de la vie qui ne fait qu'augmenter, je gratte parfois les fonds de tiroir pour arriver à tout payer.

La joie de vivre seule...

Pas que le célibat soit un problème. Au contraire. Je me satisfais très bien de cette vie. J'aime le calme, le silence de mon appartement ; j'apprécie de ne pas avoir à parler à quelqu'un quand je rentre chez moi. Je peux retirer mon masque, m'apaiser enfin.

Ce n'est que l'aspect financier qui me cause parfois un peu de soucis. J'habite mon appartement depuis longtemps, puisque je ne suis pas du genre à déménager souvent ni sur un coup de tête, mais il commence à me coûter cher. Le loyer grimpe chaque année, mais mon salaire, lui, ne suit pas le rythme.

Pour en revenir à Valérie, je l'ignore et continue de taper à toute vitesse. Le regard rivé sur l'écran de mon ordinateur, je suis en train de remplir le formulaire du dernier devis. J'imagine que ma collègue va finir par comprendre que je ne suis pas disponible pour jaser. De toute manière, elle me connaît, elle sait que je ne suis pas la plus volubile dans la boîte.

— J'en reviens pas ! lâche-t-elle, avec un sanglot dans la voix.

Son émotion est palpable. Même moi, qui ai parfois du mal à déchiffrer celles des autres, je n'y suis pas insensible. Elle est en colère, je crois. Ou triste ? Je ne suis pas certaine. Je serre la mâchoire. Ce n'est pas le moment de me questionner sur les humeurs de mes collègues ! Je ralentis tout de même le débit auquel je tape et jette un coup d'œil à la posture de la jeune femme. Ça me donnera un indice sur son état d'âme.

C'est vrai qu'elle ne semble pas très bien aller. Ses épaules sont voûtées, ses mains se tortillent l'une contre

l'autre et – preuve ultime de son embarras – elle vient de piger dans ma boîte de mouchoirs.

Qu'est-ce qui se passe ?

Cette fois, je cesse complètement d'écrire, les mains au-dessus du clavier, tandis qu'elle poursuit :

— Il a pas le droit de nous faire ça !

— De qui tu parles ?

— Montcalm. Il t'a pas fait venir dans son bureau, toi ? s'étonne-t-elle avant de se moucher bruyamment.

— Euh... non.

— Il a eu aucune pitié ! Dire que je le trouvais cute...

Henri Montcalm. Le nouveau patron. Je me demande bien ce qu'il a fait pour la mettre dans cet état. Oui, il est un peu taciturne, mais il n'est généralement pas invivable. Au contraire, ce trait de personnalité chez lui me va très bien. Je n'aime pas discuter pour rien. Non, mon problème avec lui n'a rien à voir avec ça...

— Depuis ce midi, poursuit Valérie, dont la voix aiguë commence à me donner le tournis, il demande à voir quasiment tout le monde dans son bureau. Au début, je pensais que c'était pour nous remettre un bonus, mais non ! Pas pantoute !

Je n'en peux plus d'être dans le néant, alors je demande, impassible :

— Il a fait quoi pour te mettre dans cet état ?

Elle renifle de nouveau, puis s'écrie :

— IL M'A RENVOYÉE ! LE DERNIER JOUR DE TRAVAIL AVANT LES VACANCES DE NOËL !

Une émotion envahit ma poitrine.

Je me tourne complètement vers elle et pose mes mains sur mes cuisses. Mes pensées se bousculent dans ma tête. Valérie est compétente et douée dans ce qu'elle fait. Bon, c'est vrai qu'elle doit souvent s'absenter quand ses enfants sont malades et que, même quand elle travaille, elle passe beaucoup de temps à gérer les conflits familiaux à distance.

Malgré tout, elle livre la marchandise. La plupart du temps... Et elle est gentille. Ça me décevrait qu'elle parte et que je ne puisse plus travailler avec elle.

— T'sais que je suis pas la seule ? enchaîne-t-elle. Francine aussi est dehors. Et Samuel, Thomas, Sylvie. Pis...

Elle continue en me dressant la liste de tous ceux qui ont reçu cette affreuse nouvelle. J'écarquille les yeux devant chaque nom qu'elle déballe. Comment est-ce possible ? Tous ces gens ne sont pourtant pas de mauvais employés. En plus, comme Valérie vient de le souligner, Noël est dans quelques jours à peine. Pourquoi le patron vient-il chambouler tout le département, et à la veille du congé des Fêtes en plus ?

— On était ben, avant, avec Raymond, me semble ! se désole ma collègue en parlant de notre ancien patron qui a pris sa retraite l'an dernier, en novembre.

Toujours assise devant moi, le visage ruisselant de larmes, Valérie se penche vers mon bureau. Elle vient de vider ma boîte de mouchoirs. J'en ai une autre dans un tiroir, mais je n'ai pas le réflexe ni le temps de la sortir. Déjà, la jeune femme m'agrippe les mains. Un frisson me parcourt, car je n'aime pas me faire toucher.

— Va le voir, toi ! s'écrie-t-elle.

Je fronce les sourcils, un peu perdue.

— Qu'est-ce que tu veux que je lui dise ?

— Je sais pas, se désole Valérie en reniflant, mais il va t'écouter, c'est sûr. Vu que tu parles jamais pour rien dire, tout le monde te prend au sérieux.

C'est faux, évidemment, sauf en ce qui a trait à la partie où je ne parle jamais pour rien. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi les autres le font. À quoi ça sert de poser des questions dont les réponses ne nous intéressent pas vraiment, aussi ?

Pour en revenir à Henri, je ne suis absolument pas d'accord avec les propos de ma collègue. Quand je dois discuter

avec lui de certains dossiers, il est toujours expéditif, et c'est à peine s'il s'intéresse à ce que je lui raconte. D'accord, c'est vrai qu'il me laisse au moins finir ce que j'ai à dire avant d'attraper son téléphone, ce qui est déjà mieux qu'avec beaucoup d'autres. Je ne suis pas pour autant dans ses bonnes grâces. Je dirais même qu'il me fuit, la plupart du temps.

Ça se comprendrait, puisque je fais pareil...

— S'te plaît ! insiste la jeune femme. Fais quelque chose !

— Valérie, j'ai pas ce pouvoir-là.

— *Come on !* C'est toi la directrice adjointe !

— OK, mais même si je lui dis que ç'a pas d'allure, il va pas changer d'idée. Quelle raison il t'a donnée ?

Elle hausse les épaules et marmonne :

— Restructuration, une affaire de même. Il a expliqué que c'étaient les actionnaires, à Toronto, qui avaient pris la décision. J'ai pas tout compris, j'étais ben trop sous le choc !

Je hoche la tête, pas tellement satisfaite de cette réponse. Ça ne veut pas dire grand-chose, je trouve. C'est un peu trop facile de mettre une décision sur le dos des actionnaires. Mais ça ne devrait pas me surprendre, venant de lui...

Je finis par me lever, hésitante. J'ai envie d'aider, mais je doute de pouvoir y faire quoi que ce soit. Ça me rend nerveuse. Ça, et bien d'autres choses. Je porte aussitôt ma main droite à ma bouche et commence à ronger l'ongle de mon pouce.

Valérie se met debout à son tour et me pousse vers le couloir en m'encourageant.

— Dis-lui que ça se fait pas, à une semaine de Noël. Dis-lui que ça donne pas une bonne impression de la compagnie si elle est obligée de mettre à pied tout son personnel. Les clients nous feront pus confiance, après ça. Pis t'imagines le service qu'on va leur offrir avec tous ces employés-là en moins ? On va les perdre, c'est sûr !

J'ai envie de lui rétorquer qu'elle n'est plus vraiment incluse dans ce « on », mais je m'en abstiens. Ce ne serait pas très délicat. Je commence à savoir à quel moment lancer de telles remarques et quand ne pas le faire. Je m'améliore, avec le temps.

J'avance d'un pas hésitant vers le couloir. Autour de moi, je croise des regards dépités, des épaules affaissées et des yeux remplis de larmes.

J'avoue que faire ça à cette période de l'année n'est pas l'idéal. Je ne peux pas rester là sans au moins aller m'informer de la situation. De toute façon, je n'ai pas trop le choix d'aller voir Henri, car Paul, Sylvie et Damien se joignent à Valérie pour me murmurer leur frustration à l'oreille.

— Dis-lui que c'est inhumain de faire ça !

— Rappelle-lui qu'on a fait plein d'heures sup le mois passé.

— Oui, essaie de le convaincre de nous garder !

Je sens qu'on me presse, mais je ne me rebiffe pas pour autant, malgré mon cœur qui s'emballe. J'apprécie mes collègues, et les sentir près de moi – un peu trop près, d'ailleurs – me force à avancer. Sans se soucier de mes yeux qui cherchent une sortie de secours ni de mon pouce que j'ai de nouveau porté à ma bouche, Valérie ouvre la porte du bureau du patron. Elle me retient une seconde en attrapant mon poignet, ce qui me force à cesser de me gruger l'ongle, puis me chuchote :

— Fais pas ça, c'est dégueu, je te l'ai déjà dit. En plus, tu vas avoir l'air nerveuse devant Montcalm. Reste ferme, comme tu l'es toujours, et laisse-le pas t'embobiner. T'es la seule qui peut le faire. On compte sur toi !

Là-dessus, elle me pousse à l'intérieur de la pièce. Je trébuche et me retiens à la dernière seconde pour garder une certaine contenance.

Dans mon dos, je sais que mes collègues m'observent.
Je tire sur ma blouse, je lisse mes cheveux, puis je prends
une bonne inspiration.



Chapitre 2

HENRI

Quelques minutes plus tôt

Je me sens vidé. Ces renvois m'ont pris toute mon énergie. Je pourrais aller me chercher un café pour me requinquer, dans la salle des employés, mais je me garde une petite gêne.

Je n'ai pas envie de croiser les regards furieux de ceux que je viens de mettre à la porte.

Je tapote doucement sur la surface de mon bureau, nerveux, en fixant mon téléphone qui vibre. Ça produit un son désagréable. Je ne tends néanmoins pas le bras pour le saisir. C'est encore mon *boss* qui me rappelle. J'ai cette pénible impression d'être surveillé. Je ne suis pas un enfant, qu'il me foute la paix ! On dirait qu'il ne me fait pas confiance, et ça m'enrage.

Avec un soupir, j'ouvre le tiroir de mon bureau et en sors l'invitation pour les fiançailles auxquelles je dois assister, la semaine prochaine. Les coins de la carte sont écornés. Je l'ai beaucoup trop manipulé, ce foutu faire-part, depuis que je l'ai reçu il y a un an, presque jour pour jour.

Je tentais de me faire une raison, il faut croire.

Je n'y suis pas encore arrivé.

En soupirant, j'incline la tête vers l'arrière et fixe le plafond. Le téléphone cesse de remuer et le silence revient dans la pièce. Il est percé par les murmures que j'entends dans le couloir. Ça jacasse et ça se plaint. Ces gens en ont tous les droits, ce n'est pas moi qui vais les juger.

Au moins, j'ai pu préserver les emplois de certains d'entre eux. Dont celui de Stella... Même si mon *boss* a insisté pour que je m'attarde aux postes d'adjoints, surtout ceux ayant les plus gros salaires, j'ai refusé de lui faire ce coup bas.

Et puis je ne voulais pas la voir partir.

Pour tout un tas de raisons que je n'ai pas envie d'approfondir.

Le téléphone, qui s'était calmé depuis quelques secondes, reprend ses vibrations de plus belle. Je grogne en l'attrapant et accepte enfin l'appel. Aussitôt, une voix nasillarde me parvient.

Je ferme les yeux une fraction de seconde pour me calmer.

— Salut, c'est fait, dis-je simplement. Le CA va être content, maintenant.

Je ne sais pas si mon interlocuteur peut percevoir le sarcasme dans ma voix.

— Baon ! s'écrie l'homme au bout du fil. Parfait, ça. D'ailleurs, j'en profite pour te parler de ton augmentation et de celle des autres cadres. T'as fait de la bonne job, cette année. Ton prédécesseur était pas du même calibre. Y avait pas les couilles pour...

Le reste de sa phrase se perd dans les méandres de mes pensées. Je ne l'écoute plus me vanter mon travail. Je m'écœure et je n'ai pas envie de recevoir des félicitations pour ce que je viens de faire.

Je fais pivoter ma chaise afin de me retrouver face à la fenêtre. Les lumières qui éclairent la ville ne parviennent pas à me redonner le sourire.

Faites que cette journée se termine enfin.





« Une bourrasque me frappe de plein fouet et je tangué sur la gauche, là où marche Henri. Solide, il me rattrape et me rééquilibre de ses deux bras. Il me relâche avant que j’aie pu le remercier, ne s’attendant visiblement à rien de ma part... »

Les non-dits, les émotions – les siennes, mais surtout celles des autres –, tout cela échappe souvent à Stella. En fait, les seuls moments où elle peut vraiment être elle-même, c’est lorsqu’elle retourne dans son patelin pour les Fêtes. Si seulement elle ne venait pas de perdre son emploi ! Anxieuse à l’idée d’apprendre la nouvelle à ses parents, Stella monte à bord du train qui doit la mener dans sa famille. Or une mauvaise surprise l’attend à la gare suivante. Henri, son ex-patron, prend place dans son wagon. Leurs regards se croisent... Les prochaines heures s’annoncent houleuses ! Lorsqu’un arbre s’abat sur les rails, Henri et Stella sont forcés de changer leurs plans. Et si cet arrêt imprévu venait chambouler bien plus que leur réveillon ?



Depuis plus de vingt ans, **Marilou Addison** navigue entre de nombreux genres littéraires, de la littérature jeunesse à l’horreur, en passant par la *chick-lit* et la romance. À ce jour, elle a publié une centaine de romans.

